



CLASSIQUES
GARNIER

« En marge des livres », *Bulletin de la Société Paul Claudel*, n° 10, 1962 – 2, p. 23-26

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-15708-3.p.0031](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-15708-3.p.0031)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1962. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

En marge des livres

REVUE ÉTRANGÈRE

Les Yeux fermés, article de M. Octavio Saltor, Revue « Templo », mars 1962 - Barcelone.

Tous les articles de ce numéro ont pour thème saint Joseph. M. Octavio Saltor rappelle que ce n'est pas la première fois qu'il commente un texte claudélien sur saint Joseph, et qu'il a déjà analysé dans un article antérieur l'étude à la fois psychologique et théologique que Claudel consacre à saint Joseph dans « la Rose et le Rosaire ».

Saint Joseph réapparaît dans une anthologie poétique de bienheureux intitulée « Visages Radieux », et l'auteur de l'article conte à ses lecteurs la méditation de Claudel : « *Quelle bonne idée pour voir clair que celle de fermer les yeux...*

Ainsi saint Joseph à l'église, tout le temps que j'emploie à ne pas entendre le sermon de M. le Curé.

J'ai bien remarqué que le sculpteur a eu soin de lui faire les yeux fermés. »

Après Claudel, M. Octavio Saltor oppose l'obscurité où nous laissent les *yeux de la chair* à la lumière où nous transportent *ceux de la foi*.

« *Plutôt que de le regarder, il L'écoute qui lui parle profondément avec le poids.* » Poids sacramental explique M. Saltor que portent les chrétiens authentiques ; et, neuf années après avoir écrit cette ode dédiée au patron de la bonne mort, Claudel recevait sa sœur la mort et entraînait la gloire éternelle en même temps que dans l'immortalité humaine.

Catherine RICQUIER.

L'Otage de Paul Claudel, par Barna Avré - Ed. Québec, 1961.

Cet essai de psychologie littéraire publié par Miss Barna Avré est précédé d'un avant-propos de Paul Bonnet et d'une préface de Henri Guillemin qui écrit : « Mlle Avré est de bonne race pour nous dire un peu, dans le secteur qu'elle a choisi, qui était Paul Claudel, ce qu'il a voulu faire avec son *Otage*. »

Ce livre témoigne en effet du souci d'une connaissance littéraire de l'œuvre et tente de situer le drame de *l'Otage* dans son contexte

historique. L'invitation à l'érudition de Miss Avr  nous séduit et peut même nous faire oublier que notre histoire de France demeure étrangère à sa sensibilité.

L'esquisse la plus fidèle de cet ouvrage apparaîtra à chacun si nous d plions ici les onze chapitres qui le composent (n'est-ce pas d'ailleurs la plus claire tentation offerte aux initiés de Claudel et aux postulants à l'initiation ?)

Onze chapitres, donc, témoignent tous de la même recherche lucide et fervente ; ils sont disposés en cet ordre : biographie de Paul Claudel - les manuscrits - les origines de la pièce - le Concordat - les sources - *l'Otage* dans le drame et dans l'histoire - étude générale de la pièce - Claudel moraliste - le style - la composition - la dramaturgie de Claudel.

En se référant aux « Mémoires Improvisés » recueillis par Jean Amrouche, Miss Barna Avr  dresse un parallèle entre Laurence de Cinq-Cygne de la « T n breuse Affaire » de Balzac et Sygne héroïne de *l'Otage* — une parenté se dessine... Mais, si Georges et Sygne de Co fontaine flattent l'imagination, Turelure la rebute si lourdement que Miss Avr  ne sait pas reconnaître le lien qui unit Toussaint   Claudel ; elle reste fermée à cette véhémente et suppliante affirmation : « Entendez-moi, c'est une révolution contre le hasard » le révolutionnaire, comme le croyant, se réjouit d'être enfin « soustrait au hasard », d'être devenu responsable de son destin, d'avoir rejeté l'arbitraire. Il ne nie pas l'histoire, il en hérite et la dirige. Nous sommes d  us par l'incompréhension sur ce point de Miss Avr  et pensons encore aux résonances de ce propos de Claudel   Jean Amrouche :

« Je dois dire que par mon tempérament, par la violence de certains instincts, je me sens beaucoup plus rapproché de Toussaint Turelure, que du représentant des dernières grandes familles du pays... »

Eve MATHIS.



REVUE FRANÇAISE

Bernanos et Claudel, par Henri Giordan, dans *Georges Bernanos* des Cahiers de l'HERNE ( d. Lettres Modernes).

D'une part, Bernanos et son sentiment sur Claudel à travers son œuvre ; d'autre part Claudel livrant ses impressions sur Bernanos dans les « Mémoires Improvisés » : « deux écrivains catholiques parmi les plus grands du demi-siècle, et souvent très proches, ne se sont pas reconnus. ».

Histoire en deux temps, tout au moins de la part de Bernanos :

Tout d'abord : « *Mon admirable maître Claudel* », c'est le moment où Bernanos très proche de l'Action Française, défend contre elle, et avec beaucoup d'indépendance d'esprit, l'œuvre claudélienne. « *On ne discute pas Claudel : on peut seulement le nier. Il a donné à toute une génération ce qu'il prétend tenir lui-même de Rimbaud : « l'impression vivante et presque physique du surnaturel »*. L'admiration même s'efface et fait place à un *sentiment d'immense gratitude.* » (1926.)

Ensuite : « *M. Paul Claudel, fonctionnaire et paroissien* ». Leur position face à la guerre d'Espagne révèle l'abîme qui s'est creusé entre eux, la passion et la jeunesse triomphante de Bernanos ne peut accepter les compromissions de Claudel. Leur parenté de la foi, la conception de leur Art et de leur mission d'écrivain si souvent parallèles n'a pas permis à ces deux êtres de triompher de l'écart que posaient entre eux la jeunesse réaffirmée de l'un et la sage maturité de l'autre.

N'y a-t-il pas un sourire dans cette riposte bourrue de Claudel à Jean Amrouche ? « Je n'ai même pas lu ses attaques et vous me forcez à dire des choses désagréables sur son compte que j'aurais mieux fait peut-être de garder pour moi.

Après tout, il y a beaucoup de gens qui l'admirent et quand on admire, on a toujours raison. »

E. M.



Des jours et des hommes (1890-1961), par Henriette Psichari-Grasset, 1962.

C'est la passionnante et incisive évocation d'une vie que nous donne ici Mme Psichari.

Que de souvenirs, de visages, d'événements fiévreux et tragiques traversent ces pages ardentes, avec soudain des images recueillies, calmes, savoureuses : l'enfance, le grand-père Renan, Berthelot, Louannec.

Nous parcourons cette histoire si proche et déjà lointaine où l'auteur éclaire tel aspect émouvant et peu connu d'Anatole France, fait revivre les passions de l'Affaire, les silhouettes dreyfusardes : Louis Havet, Clemenceau, Mme Ménard-Dorian...

Mais que de divisions et de déchirements nous côtoyons avec elle. D'une part Renan, France, Langevin, Cachin et d'autre part Ernest Psichari, Péguy, Maritain. Lignées opposées et parfois réunies auprès de certains êtres comme Geneviève Favre ou à certains moments, 1914, la Résistance.

C'est à l'occasion de la publication des lettres d'Ernest Psichari qu'Henriette Psichari prit le risque de demander à Claudel une préface.

Ce qui nous vaut, tout d'abord, un croquis assez cocasse du poète qu'elle rencontre pour la première fois dans « un immense salon aux lambris dorés » de l'hôtel Crillon, et qui l'accueille en ces termes :

« Pendant deux nuits, Ernest Psichari me regardait du haut du ciel et me dictait ce poème. Je l'ai écrit sous sa dictée. Je voudrais que ce soit une réconciliation. Je vais vous le lire. »

Jamais Claudel n'apparaît plus massif. Henriette Psichari note avec humour et délicatesse ses propres réactions, à la fois révoltée, intriguée, émue : « car enfin, un dialogue entre Ernest Psichari et Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est tout de même assez bouleversant ! »

Ce chapitre consacré à Claudel et Renan, nous apporte également deux lettres de Claudel, l'une de 1932, l'autre écrite en 1936 en réponse à l'envoi du *Renan d'après lui-même*.

Nous y retrouvons l'accent de Claudel lorsqu'il parle de Renan, d'autant plus net ici, qu'il écrit à sa petite-fille. L'on y sent la trace à peine affaiblie d'une crise dont les *Mémoires Improvisés* nous parlent dans les mêmes termes. Il faudra retracer l'histoire intellectuelle et affective de ces années qui ont dû marquer Claudel si profondément qu'il s'est retourné ensuite, après la conversion et tout au long de sa vie, contre ce qu'elles représentaient avec une sorte de ressentiment, « une rancune profonde et passionnée ». Il faudrait interroger cette rancune et la blessure qu'elle révèle.

C'est pourquoi le ton de ces deux lettres va au-delà de la polémique ou de l'opposition pour atteindre la région de sentiments beaucoup plus profonds qui se découvrent avec loyauté. Mme Henriette Psichari l'a senti, ce qui l'empêcha, malgré ses interrogations, d'en vouloir à Paul Claudel.

C. G.